Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

6 | 2007

Varia

Archéologie et identités nationales (Italie et Europe – 1800-1950) : une table ronde romaine (Institut hollandais de Rome, 21 et 22 février 2007)

Sarah Rey

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/3384>

DOI : 10.4000/anabases.3384

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2007

Pagination : 221-224

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Sarah Rey, « Archéologie et identités nationales (Italie et Europe – 1800-1950) : une table ronde romaine (Institut hollandais de Rome, 21 et 22 février 2007) », *Anabases* [En ligne], 6 | 2007, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 21 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/3384> ; DOI : 10.4000/anabases.3384

**Archéologie et identités nationales
(Italie et Europe – 1800-1950) :
une table ronde romaine
(Institut hollandais de Rome,
21 et 22 février 2007)**

SARAH REY

LES ACADÉMIES PEUVENT-ELLES ÊTRE TRANSNATIONALES, et l'humanisme n'a-t-il jamais eu de patrie ? La ville de Rome serait-elle, de 1800 à 1950, le lieu d'émergence d'une véritable science internationale de l'Antiquité ? Comment l'archéologie européenne s'est-elle construite en même temps que les nations ? Dans le cadre d'une table ronde sur « Archéologie et identités nationales » (21-22 février 2007), l'Institut néerlandais de Rome (*Koninklijk Nederlands Instituut Rome*) a demandé à dix-sept intervenants de chercher à saisir ces plans larges. Trois temps ont guidé la réflexion collective : archéologie et identité (21 février), visions et paradigmes (matinée du 22 février), biographies (après-midi du 22 février).

Salvatore Settis a pris le premier la parole, délimitant le problème de la conservation et de la sélection, au sein des recherches archéologiques et dans un contexte d'affirmation des nationalités. S. Settis s'est intéressé à trois pays – l'Albanie, la Grèce, l'Italie – où l'idée de nation a été fondée sur l'élection d'un certain passé. L'« invention de la tradition » (Eric Hobsbawm) s'est faite, chez ces trois « jeunes » nations, selon des logiques et des procédures différentes. Avec son culte de l'autarcie, l'Albanie n'a pas cherché à retrouver la même Antiquité que la Grèce qui, elle, a hérité de superpositions étranges, à la fois dans sa langue (le *Ρωμιός*, la *ρωμιόςννη*) et dans ses monuments : l'Acropole – chrétienne, ottomane, forteresse militaire – est le meilleur des modèles. De même, l'Italie de 1870 a affronté son passé classique en marginalisant son passé grec antique, la Grande-Grèce : sa « Grèce interne ». Ces quelques perspectives sur les nations en construction des XIX^e et XX^e siècles ont permis à S. Settis de conclure son propos par des considérations sur une forme d'identité européenne actuelle, qui recule parfois devant l'hybridité et continue de sélectionner les cultures dont elle se revendique.

Ces premiers éléments d'enquête ont été suivis et complétés par deux communications sur la géopolitique de l'archéologie : Christian Jansen (Bochum) s'est attaché à l'histoire de l'Institut archéologique allemand *zwischen Transnationalität und deutscher auswärtiger Kulturpolitik*, Philippe Foro et Sarah Rey (Toulouse) ont évoqué la politique archéologique de la France en Méditerranée. À chaque fois, les rôles des instituts étrangers dans leurs liens avec la diplomatie et la politique extérieure ont été soulignés. C. Jansen étudie comment, à Rome, le DAI (*Deutsches*

Archäologisches Institut) est né de l'annexion par l'Allemagne de l'Institut de correspondance archéologique, dont les langues officielles étaient l'italien et le français. À partir de 1885, le DAI substitue l'allemand à ces langues et il essaime sur les pourtours de la Méditerranée, jusqu'au Moyen Orient, sans que jamais les arrière-pensées « coloniales » ou stratégiques ne soient absentes. Les Français, pour leur part, ont agi à l'instar des Allemands, et plus précocement même en Grèce, par la fondation de l'École française d'Athènes en 1846. En Italie, la création par étapes (1872-1875) de l'École française de Rome a été en partie une réaction à la disparition de l'Institut de correspondance archéologique de Rome, mais pas seulement : pour son prestige scientifique, la France se devait d'avoir son école d'archéologie dans la nouvelle capitale italienne. Les hommes de l'EFR ont un rapport ambigu à l'archéologie : les Italiens établissant tôt une législation qui protège leur sous-sol, les fouilles en Italie sont très difficiles pour des étrangers. L'Afrique du Nord devient alors le terrain de tous les apprentissages... Le dispositif français de quadrillage méditerranéen a été parachevé par la mise en place des établissements du Caire (1880), de Damas (1922), d'Istanbul (1930).

Une approche iconographique et plus largement culturelle a été proposée par Stephen Dyson (Buffalo), en quête de quelques marqueurs « antiques » dans le paysage mental des Américains : les États-Unis ont bâti leurs mythes politiques sur l'héritage antique, comme peuvent le montrer des bustes de Washington en Romain, ou une médaille de Thomas Jefferson lui aussi « romanisé ». L'antique s'est infiltré dans la géographie : c'est le réseau des villes aux noms retrouvés (Syracuse, Utica, Cincinnati, etc.), et dans les bâtiments mêmes : le Panthéon réapparaît tant dans l'architecture de l'université de Virginie que dans celle de maisons privées. Des modèles antiques ont en outre inspiré le Mémorial de Chattanooga et la Villa Getty de Malibu, copie californienne de la *Villa dei Papiri* d'Herculanum.

Mirjam Hoijsink (Amsterdam) a ouvert la deuxième journée de débats, par une histoire des Musées grégoriens du Vatican : le Musée étrusque (1837) et égyptien (1839). Grégoire XVI, pontife de 1831 à 1846, a cédé au « besoin irréprensible d'exposer », à un moment où des objets, un temps accaparés par Napoléon, ont pu être récupérés. Lorsque le Musée égyptien du Vatican ouvre ses portes, la vogue de l'Égypte s'est déjà durablement emparée de l'Europe : Paris, Londres, Turin et Leyde ont, avant Rome, rendu publiques leurs collections égyptiennes. En exposant ses riches acquisitions, la papauté entend montrer qu'elle a retrouvé de son éclat. Et, par ce surcroît de prestige, elle incarne un premier élan vers une unité italienne affranchie de toutes les dominations étrangères. Différencier ce qui vient d'Étrurie et ce qui vient d'Égypte, telle est une des grandes innovations voulues par les papes : les Romains cessent d'être les seuls à compter dans la définition d'une première nation italienne.

Toujours en marge de l'Antiquité romaine elle-même, Alessandro Guidi (Vérone) s'est penché sur la place de la préhistoire dans la science italienne. A. Guidi montre que, comme les autres archéologies, l'archéologie préhistorique a eu sa part dans la définition de l'identité italienne. Luigi Pigorini (1842-1925), fondateur en 1875 du *Bullettino di Paleontologia*, est ici la figure de proue. Et le Congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistorique de Bologne en 1871 est une date charnière. À l'intérieur de cette science préhistorique italienne, des « polémiques insensées » sont nées : au tournant du siècle, Pigorini et ses élèves reprochent ainsi à des savants florentins d'avoir calqué toute une séquence du Paléolithique italien sur le Paléolithique français. Plus tard, au temps du fascisme, l'archéologie préhistorique se trouve isolée, « provincialisée », jusqu'aux fouilles de Luigi Bernabò Brea en Sicile et aux Arene Candide (Ligurie), en 1940.

À la suite d'A. Guidi, Horst Blanck (Rome), absent, aurait dû parler de l'*Instituto di Corrispondanza archeologica*. Cet *Instituto* ou Cercle des Hyperboréens de Rome, a été constitué en 1829, dans le but de publier – à travers trois périodiques : le *Bullettino*, les *Annali*, et les *Monumenti inediti* – les découvertes archéologiques récentes, et de proposer de nouvelles interprétations de monuments déjà connus. Dans ses premiers *Monumenti*, l'Institut de correspondance publie notamment les trouvailles de Tarquinia. Les Allemands ont grandement contribué à la naissance de cet Institut, qui a tout de même gardé un caractère international jusqu'à la guerre franco-prussienne.

Martijn Eickhoff (Nimègue-Amsterdam) propose un autre regard sur la Rome des savants étrangers, par un portrait de l'historien et historien de l'art Alexander Willem Byvank dont les archives scientifiques sont conservées à Leyde. Auteur d'un *Nederland in den romeinischen Tijd* (1935), Byvank a connu depuis Rome les grandes manifestations fascistes d'exaltation de la romanité, dont le point culminant fut la *Mostra Augustea della romanità* (1937-1938). La situation de porte-à-faux est évidente, et le Néerlandais n'a jamais dit clairement sa position à l'égard du régime mussolinien.

Dans ces mêmes années fascistes, les recherches sur les Lombards et les Ostrogoths ont été promues par le *Deutsches archäologisches Institut* de Rome, ce que relate Thomas Fröhlich (Rome) en traçant l'itinéraire de Siegfried Fuchs, remarqué pour son *Die griechischen Fundgruppen der frühen Bronzezeit und ihre auswärtigen Beziehungen* (Berlin, 1937), qui porte le sous-titre explicite : *Ein Beitrag zur Frage der Indogermanisierung Griechenland*. Au DAI, Fuchs n'a du reste pas été le seul à rejoindre les rangs du national-socialisme. En 1938, il donne une étude sur *Die Langobardischen Goldblätterkreuze aus der Zone Südwärts der Alpen*. Sa carrière d'historien s'arrête avec la guerre.

Un cycle d'aperçus biographiques a occupé le dernier après-midi de Table ronde. Jürgen Krüger (Karlsruhe) a fait voir comment Christian Carl Josias Bunsen (1791-1860) a eu avec son contemporain le Kronprinz Frédéric-Guillaume (1795-1861), futur Frédéric-Guillaume IV, la même vision romantique d'une Rome éternelle. Le premier sert de cicérone au second qui accomplit son Grand Tour et visite Rome en 1828. En ce temps, l'Allemagne se dote de monuments aux échos antiques : la *Friedenskirche* de Potsdam ou la *Museumsinsel* de Berlin.

Puis ce sont les trajectoires de trois archéologues italiens qui ont été dessinées : Rodolfo Lanciani, Giulio Emanuele Rizzo, Umberto Zanoni Bianco. Topographe lui-même, Domenico Palombi s'est fait le biographe ¹ de Rodolfo Lanciani (1845-1929). À l'occasion de cette rencontre, seuls certains aspects de la carrière de l'éditeur de la *Forma Urbis* ont été évoqués et, en particulier, ses opinions sur l'aménagement de Rome capitale. Lanciani n'a par exemple pas souhaité que le Panthéon accueille les sépultures royales de l'Italie post-unitaire. Il a aussi été outré par le projet « Vittoriano », parachevé en 1911 : une « calamité nationale » selon lui, pour qui l'*Arx* et tout le Capitole devaient être sauvegardés. L'archéologue aurait préféré un petit monument d'inspiration égyptienne...

Membre du Projet européen AREA (*Archives of european archaeology*) ², Rachele Dubbini (Rome/Heidelberg) s'est, quant à elle, consacrée à l'archéologue sicilien Giulio Emanuele Rizzo.

¹ Domenico PALOMBI, *Rodolfo Lanciani. L'archeologia a Roma tra Ottocento e Novecento*, Roma, L'Erma di Bretschneider, 2006, 360 p.

² www.area-archives.org.

Directeur du Museo Nazionale Romano, spécialiste de la Grande-Grèce, Rizzo illustre les contradictions de nombre de scientifiques italiens sous l'ère fasciste. Inscrit au Parti dès 1926, jurant fidélité au Duce en 1931, Rizzo s'est pourtant opposé à la glorification mussolinienne de la Rome antique. Il s'est démarqué de la *romanescheria fascista* et a mis l'accent sur l'importance, dans le passé italien, des apports grecs. Habile à trouver des formules, Rizzo a déclaré que Cumae a été la maîtresse *della rozza Roma pecorara* (de la Rome grossière et paysanne) !

Enfin, Nathalie de Haan (Nimègue) discute l'œuvre d'Umberto Zanotti Bianco. Les origines turinoises de Zanotti Bianco ne le prédisposaient pas à s'intéresser à l'Italie du Sud, à fonder en 1910 l'ANIMI (*Associazione italiana per gli Interessi del Mezzogiorno*), puis la *Società per la Magna Grecia* (1920), qui a ambitionné de faire connaître et valoriser le patrimoine antique de cette partie de la péninsule. Zanotti Bianco a sillonné le territoire – à pied ou à dos de mule – pour mobiliser les consciences et pour fouiller. À partir de 1934, l'un de ses principaux terrains de recherches archéologiques, en collaboration avec Paola Zancani Montuoro, est le sanctuaire d'Héra à Paestum.

Ces deux jours s'achèvent par un dernier tour du côté de l'Italie du Sud et de Pompéi, et par un commentaire d'un profil peu connu de Giuseppe Garibaldi : le Garibaldi qui veut – selon ses termes – « libérer » les vestiges pompéiens et faire d'eux une école populaire à ciel ouvert, où des pièces de théâtre antique auraient pu être jouées, dans l'amphithéâtre, et où des maisons romaines auraient été reconstruites à l'identique. Si le projet d'un « parc éducatif » pompéien avait abouti, le « conseiller technique » de Garibaldi aurait été Alexandre Dumas. Marjan Schwegman mêle à cette ultime intervention ses adieux au poste de directrice de l'*Istituto olandese*.

Au terme de ces débats, la difficulté de l'histoire de l'archéologie et de la science de l'Antiquité est apparue. Faut-il être archéologue soi-même pour écrire la biographie d'un archéologue ? Suffit-il qu'un historien qui s'intéresse à d'autres historiens agisse à la manière d'un médecin qui retrace l'historique des pratiques médicales ³ ? L'histoire des hautes figures, peut-être la plus facile et – en tout cas la plus représentée dans cette Table ronde – ne rejoint-elle pas l'histoire éculée des grands hommes ⁴ ? Pourquoi ne pas étudier aussi les élèves des grands savants, ainsi que la postérité et les impasses de leurs travaux ?

L'ensemble des contributions sera publié dans *Fragmenta. Journal of the Royal Netherlands Institute in Rome* (Brepols, 3, 2008).

Sarah REY

ATER au Collège de France
11, place Marcelin Berthelot
F-75231 Paris cedex 05
sreyanzertel@yahoo.fr

³ Le parallèle est fait par Domenico Palombi.

⁴ La remarque est de Stephen Dyson.